TD 9 | Dossier 4

Document 1 | Blaise Cendrars, « Îles », *Feuilles de route*, 1924

Îles
Îles
Îles où l'on ne prendra jamais terre
Îles où l'on ne descendra jamais
Îles couvertes de végétations
Îles tapies comme des jaguars
Îles muettes
Îles immobiles
Îles inoubliables et sans nom
Je lance mes chaussures par-dessus bord car je voudrais bien aller jusqu'à vous

Document 2 | *L'île mystérieuse*, Jules Verne, 1875

« Sommes-nous sur une île ? murmura le marin.
- En tout cas, elle semblerait être assez vaste ! répondit le jeune garçon.
- Une île, si vaste qu'elle fut, ne serait toujours qu'une île » dit Pencroff.
Mais cette importante question ne pouvait encore être résolue. Il fallait en remettre la solution à un autre moment. Quant à la terre elle-même, île ou continent, elle paraissait fertile, agréable dans ses aspects, variée dans ses productions.
« Cela est heureux, fit observer Pencroff, et, dans notre malheur, il faut en remercier la Providence.
- Dieu soit donc loué » répondit Harbert, dont le cœur pieux était plein de reconnaissance pour l'Auteur de toutes choses.
Pendant longtemps, Pencroff et Harbert examinèrent cette contrée sur laquelle les avait jetés leur destinée, mais il était difficile d'imaginer, après une si sommaire inspection, ce que leur réservait l'avenir. Puis ils revinrent, en suivant la crête méridionale du plateau de granit, dessinée par un long feston de roches capricieuses, qui affectaient les formes les plus bizarres. Là vivaient quelques centaines d'oiseaux nichés dans les trous de la pierre. Harbert, en sautant sur les roches, fit partir toute une troupe de ces volatiles.
« Ah I s'écria-t-il, ceux-là ne sont ni des goélands ! ni des mouettes !
- Quels sont donc ces oiseaux ? demanda Pencroff. On dirait, ma foi, des pigeons.
- En effet, mais ce sont des pigeons sauvages, ou pigeons de roche, répondit Harbert. Je les reconnais à la double bande noire de leur aile, à leur croupion blanc, à leur plumage bleu-cendré. Or, si le pigeon de roche est bon à manger, ses œufs doivent être excellents, et, pour peu que ceux-ci en aient laissé dans leurs nids !
- Nous ne leur donnerons pas le temps d'éclore, si ce n'est sous forme d'omelette ! répondit gaîment Pencroff.
- Mais dans quoi feras-tu ton omelette ? demanda Harbert. Dans ton chapeau ?
- Bon ! répondit le marin, je ne suis pas assez sorcier pour cela. Nous nous rabattrons donc sur les œufs à la coque, mon garçon, et je me charge d'expédier les plus durs » »

Françoise Ventresque et Florence Couillaud Faculté d'Education – Université de Montpellier

Document 3 | *L'île du docteur Moreau*, H.G Wells, 1896

Unique survivant d'un naufrage, Edward Prendick est secouru par Montgomery, l'assistant d'un certain Docteur Moreau. Depuis une dizaine d'années, sur leur île isolée du monde, les deux scientifiques se livrent à de terribles expériences, greffant et modifiant génétiquement des animaux pour les rendre doués de conscience et de parole. Sur place, les « Hommes-bêtes » obéissent à un ensemble de règles bien précises, la Loi, leur interdisant tout comportement primitif, et vénèrent Moreau tel un dieu. Mais Prendick découvrira bien vite que les pulsions animales de ces créatures sont loin d'être oubliées...

C'est ici peut-être le moment de donner quelques faits et détails généraux sur l'île et ses habitants. L'île, basse au-dessus de la mer, avait avec ses contours irréguliers une superficie totale d'environ huit ou dix kilomètres carrés. Elle était d'origine volcanique et elle était flanquée de trois côtés par des récifs de corail. Quelques fumerolles, dans la partie nord, et une source chaude étaient les seuls vestiges restants des forces qui avaient été sa cause. De temps à autre une faible secousse de tremblement de terre se faisait sentir, et quelquefois les paisibles spirales de fumées qui montaient vers le ciel devenaient tumultueuses sous des jets violents de vapeurs. Mais c'était tout. Montgomery m'informa que la population s'élevait maintenant à plus de soixante de ces étranges créations de Moreau, sans compter les monstruosités moins considérables qui vivaient cachées dans les fourrés du sous-bois et n'avaient pas forme humaine. En tout, il en avait fabriqué cent vingt, mais un grand nombre étaient mortes, et d'autres, comme le monstre rampant dont il m'avait parlé, avaient fini tragiquement. En réponse à une question que je lui posai, Montgomery me dit qu'ils donnaient réellement naissance à des rejetons, mais que ceux-ci généralement ne vivaient pas, ou qu'ils ne prouvaient par aucun signe avoir hérité des caractéristiques humaines imposées à leurs parents. Quand ils vivaient, Moreau les prenait pour leur parfaire une forme humaine. Les femelles étaient moins nombreuses que les mâles et exposées à mille persécutions sournoises, malgré la monogamie qu'enjoignait la Loi.

Document 4 | *Robinson Crusoe*, Daniel De Foe, 1719

Je commençai dès lors à examiner sérieusement ma position et les circonstances où j'étais réduit. Je dressai, par écrit, un état de mes affaires, non pas tant pour les laisser à ceux qui viendraient après moi, car il n'y avait pas d'apparence que je dusse avoir beaucoup d'héritiers, que pour délivrer mon esprit des pensées qui l'assiégeaient et l'accablaient chaque jour. Comme ma raison commençait alors à me rendre maître de mon abattement, j'essayais à me consoler moi-même du mieux que je pouvais, en balançant mes biens et mes maux, afin que je pusse bien me convaincre que mon sort n'était pas le pire ; et, comme débiteur et créancier, j'établis, ainsi qu'il suit, un compte très fidèle de mes jouissances en regard des misères que je souffrais :

LE MAL.	LE BIEN.
Je suis jeté sur une île horrible et désolée, sans aucun espoir de délivrance.	Mais je suis vivant ; mais je n'ai pas été noyé comme le furent tous mes compagnons de voyage.
Je suis écarté et séparé, en quelque sorte, du monde entier pour être misérable.	Mais j'ai été séparé du reste de l'équipage pour être préservé de la mort ; et Celui qui m'a miraculeusement sauvé de la mort peut aussi me délivrer de cette condition.

Je suis retranché du nombre des hommes ; je suis un solitaire, un banni de la société humaine.	Mais je ne suis point mourant de faim et expirant sur une terre stérile qui ne produise pas de subsistances.
Je n'ai point de vêtements pour me couvrir.	Mais je suis dans un climat chaud, où, si j'avais des vêtements, je pourrais à peine les porter.
Je suis sans aucune défense, et sans moyen de résister à aucune attaque d'hommes ou de bêtes.	Mais j'ai échoué sur une île où je ne vois nulle bête féroce qui puisse me nuire, comme j'en ai vu sur la côte d'Afrique ; et que serais-je si j'y avais naufragé ?
Je n'ai pas une seule âme à qui parler, ou qui puisse me consoler.	Mais Dieu, par un prodige, a envoyé le vaisseau assez près du rivage pour que je pusse en tirer tout ce qui m'était nécessaire pour suppléer à mes besoins ou me rendre capable d'y suppléer moi-même aussi longtemps que je vivrai.

En somme, il en résultait ce témoignage indubitable, que, dans le monde, il n'est point de condition si misérable où il n'y ait quelque chose de positif ou de négatif dont on doive être reconnaissant. Que ceci demeure donc comme une leçon tirée de la plus affreuse de toutes les conditions humaines, qu'il est toujours en notre pouvoir de trouver quelques consolations qui peuvent être placées dans notre bilan des biens et des maux au crédit de ce compte.

Ayant alors accoutumé mon esprit à goûter ma situation, et ne promenant plus mes regards en mer dans l'espérance d'y découvrir un vaisseau, je commençai à m'appliquer à améliorer mon genre de vie, et à me faire les choses aussi douces que possible.

Document 5 | Entretien entre Ulysse Godot, et Jason Freitag, directeur de la médiathèque de Saint-Herblain, https://www.la-bibliotheque.com/pdf/ile.pdf

U.G. : En littérature, le thème de l'île déserte renvoie au mythe pédagogique de l'apprentissage de l'autonomie et à la métaphore du nouveau départ : quand il n'en sort pas des hommes neufs, ce sont des sociétés nouvelles qui éclosent sur le terrain insulaire. Monde clos, l'île est proche de la figure idéale du cercle, symbole de la perfection.

J. F. : Lieu de tous les possibles, l'île présente constamment un double visage : l'un enchanteur (l'île au trésor riche en surprises et en promesses), l'autre menaçant ou sinistre (laboratoire d'expérimentation ou enceinte carcérale), négatif du nirvana promis : l'ambivalence des îles est largement déclinée dans le numéro de *Chemins d'étoiles* consacrée aux îles funestes, îles bienheureuses. La société insulaire est une société en réduction, une sorte de « monde éprouvette ».

[…] Mais l'insularité ouvre aussi de nouvelles pistes et un nouveau rapport de l'homme au monde : si les bords de l'île circonscrivaient réellement un espace clos, elle serait condamnée au cercle mortifère de l'identique au lieu que tout porte à croire que ces bords sont poreux et ouverts à l'échange. Au-delà d'un exotisme facile, l'île est un carrefour de communications, d'influences et d'inspirations.

U.G. : Nous abordons un groupe de rayonnages bien fournis : L'île déserte, n'est-ce pas ?

J. F. : Le mythe de l'île déserte et le développement de l'ingéniosité de l'homme face à une nature hostile et sauvage sont les piliers de la robinsonnade, genre prolifique, où l'allégorie du paradis perdu est souvent sous-jacente. C'est Daniel Defoe, on le sait, qui a donné naissance à un genre littéraire dont les événements caractéristiques, les personnages, les décors et les enjeux idéologiques seront par la suite indéfiniment déclinés. Roman de formation par excellence, la robinsonnade raconte l'épreuve de la séparation et des apprentissages, l'émancipation et la conquête de l'autonomie, la renaissance et la reconstruction du héros. Le motif de l'île déserte sera par la suite une des constantes du roman d'aventures.
[…] La lecture psychanalytique de Marthe Robert dans *Roman des origines et origines du roman* qui apparente Robinson au prototype du Bâtard qui cherche à imposer sa volonté au monde offre un éclairage intéressant. La rupture initiale avec le père fait du récit de Defoe le roman emblématique de l'adolescence, le héros incarnant le désir de s'engendrer dans la solitude et le refus de la maison paternelle. Le recueil de textes publié sous la direction de Lise Andries, *Robinson*, rappelle que le roman a suscité quantité de gloses à tous points de vue : colonialiste, économique, sociale et métaphysique.

Document 6 | *L'empreinte de l'homme. Robinson et le désir de l'île déserte*, Jean-Paul Engélibert.
https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2008-3-page-181.htm

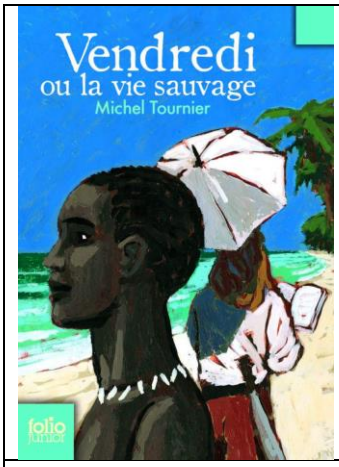
Mais le thème majeur des robinsonnades les plus récentes est certainement l'impossibilité de la robinsonnade dans un monde dont toute la surface est sous l'emprise de l'homme. Quand les naufragés se croient perdus, ils ne sont en fait jamais loin du reste de l'humanité. C'est ce que dit l'intrigue de *Prisonniers du paradis* : à la suite d'un accident d'avion, une cinquantaine de survivants s'établissent sur une île mélanésienne. Désespérant d'être secourus, ils défrichent près de cinq hectares de forêt dense pour y installer des bûchers en forme de S.O.S. visible depuis l'espace. Quatre jours plus tard, un navire vient les chercher. Les satellites voient toute la planète : la solitude n'est plus possible. Même leçon dans *Mosquito coast* du romancier américain Paul Theroux (1981), dont le héros part avec sa famille fonder une petite communauté autarcique dans la jungle d'Amérique centrale. Mais la civilisation le rattrape : les marées charrient les ordures des villes qui parviennent ainsi jusqu'à lui. La nature vierge n'existe plus. Il n'y a plus d'îles désertes, mais partout des dépotoirs. La vie sauvage disparaît au profit d'une nature aménagée, normée, où les seuls espaces de solitude, ceux qui échappent à la production et à la circulation, sont ceux où s'amoncellent les déchets. […]

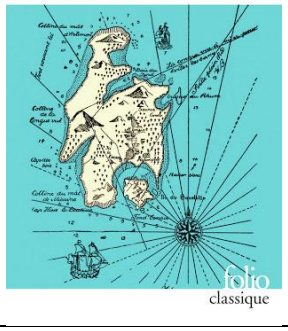
Du mythe de l'*homo economicus* qui a accompagné l'individualisme bourgeois au 18e siècle, Robinson est devenu le héros de fables écologiques qui disent la nostalgie des terres vierges. Le premier Robinson s'effrayait d'une empreinte de pied sur le sable : c'était la preuve qu'un sauvage, probablement cannibale, était venu, pouvait revenir, reviendrait ; c'était une menace. Les derniers Robinsons en date maudissent l'empreinte (écologique) de l'homme qu'ils voient partout ; ils ont cru lui échapper grâce à leur naufrage, mais la civilisation les rattrape toujours. Les cannibales, désormais, sont parmi eux. Toujours, Robinson dit le besoin de solitude : le désir de l'île déserte. Et pour cette raison, c'est peut-être un mythe promis à un bel avenir.

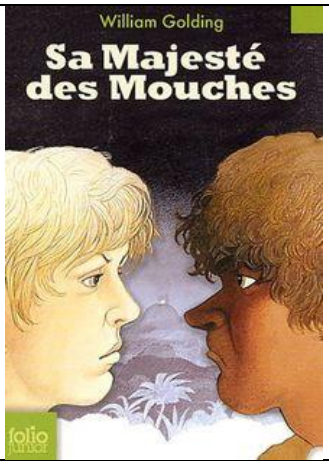
ANNEXE A| Iles-Hôtels aux Maldives

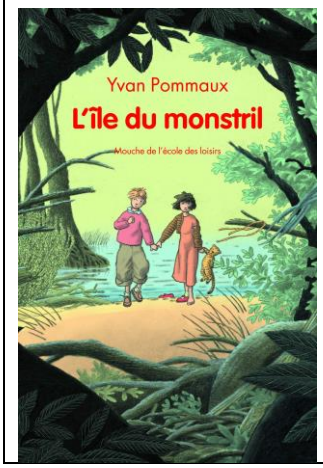
ANNEXE B | L'île de Thilafushi : l'île-poubelle des Maldives

ANNEXE C| Littérature jeunesse









POUR ALLER PLUS LOIN…

- Le mythe de l'Atlantide (Platon) : https://eduscol.education.fr/odysseum/atlantide-le-mythe-de-la-grande-ile-engloutie

- L'île dans la littérature : https://www.babelio.com/liste/1211/Lile-dans-la-litterature

- La métaphore de l'île et ses topoï littéraires :

  http://pedagogie.ac-limoges.fr/lhlp/IMG/pdf/Metaphores_de_l_ile.pdf

- Saisir le « non-lieu » : usages utopiques de l'île dans la littérature européenne d'après-guerre : https://journals.openedition.org/itineraires/2747

- L'île au cinéma : https://vodkaster.telerama.fr/listes-de-films/les-iles-ont-un-silence-qu-on-entend/722241

- Mémoire de master sur les robinsonnades en littérature de jeunesse : https://hal-univ-fcomte.archives-ouvertes.fr/hal-02365996/document

- Podcast : les robinsonnades (invitée Danièle Dubois-Marcoin) : https://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-auteurs/daniel-defoe-23-les-robinsonnades

- Les 9 îles les plus dangereuses du monde : https://generationvoyage.fr/iles-dangereuses/#4-atoll-de-bikini-iles-marshall

- Les îles artificielles : https://journalmetro.com/actualites/monde/139682/les-iles-artificielles-entre-risque-et-espoir/

Tableau « Lecture tabulaire des documents »

Thème		
Question possible		
Thèse implicite ou explicite		
Arguments/Idées		
Exemples / Citations		